

JANKÉLÉVITCH, *Vladimir, Penser la mort ?*, deuxième édition, avant-propos et direction éditoriale de Françoise SCHWAB, Paris, Éditions Liana Levi, 1994, 137 p.

Hélène Houde

Volume 20, numéro 2, printemps 2008

Les musiques et la mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018362ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018362ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

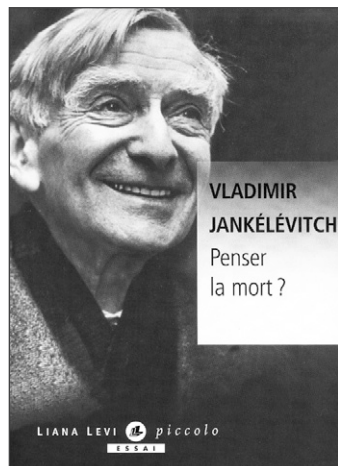
Citer ce compte rendu

Houde, H. (2008). Compte rendu de [JANKÉLÉVITCH, *Vladimir, Penser la mort ?*, deuxième édition, avant-propos et direction éditoriale de Françoise SCHWAB, Paris, Éditions Liana Levi, 1994, 137 p.] *Frontières*, 20(2), 116–117.
<https://doi.org/10.7202/018362ar>

JANKÉLÉVITCH, Vladimir

Penser la mort ?

deuxième édition, avant-propos et direction éditoriale de Françoise SCHWAB, Paris, Éditions Liana Levi, 1994, 137 p.



La plupart des lecteurs de *Frontières* connaissent au moins les titres de l'œuvre de Jankélévitch, et particulièrement le classique qui concerne notre champ d'intérêts, *La Mort* (1966). Cet important ouvrage (près de 500 pages dans l'édition Champs Flammarion) ne s'approprie que très lentement et sa compréhension demande souvent un effort de lecture et de relecture. Pour faciliter son accès, tournez-vous d'abord vers *Penser la mort ?*, qui vous introduira (dans un langage parlé d'où émane la personnalité chaleureuse et humaine de Jankélévitch) à certains thèmes qui lui sont chers : l'instant irrévocable, le sens de la vie, le scandale de la disparition et l'euthanasie. Ces quatre thèmes sont autant d'entretiens avec lui : trois entretiens déjà publiés mais difficiles à retracer, et un inédit. C'est dans le cadre de la préparation d'une édition des œuvres complètes du philosophe que Françoise Schwab a eu l'idée d'éditer et de publier ces interviews. Soulignons que Mme Schwab, historienne de formation, est une intime de l'œuvre de Jankélévitch. Elle a récemment organisé des colloques portant sur son œuvre (Colloque « Jankélévitch – Actuel Inactuel », École normale supérieure de Paris,

2005 ; « Deux philosophies morales au XX^e siècle : Levinas et Jankélévitch – la proximité de l'autre », Paris, 2006 ; « Jankélévitch "L'empreinte du passeur" », Colloque de Cerisy, 2007).

Le premier texte, « L'Irrévocable », p. 9-41 (entretien avec Daniel Diné, *Harangue, la revue d'expression en marge*, 1967), porte directement sur le livre *La mort*, paru l'année précédente : « La mort. Cet objet, hélas si bien connu, et pourtant si inconnu, et par conséquent si méconnu, n'est-il pas le méconnaissable par excellence ? » (*Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-Rien*, 1957). Et de se questionner sur la mort ! La mort est-elle objet philosophique, phénomène social ? Devant l'avancée de l'espérance de vie, due entre autres choses aux progrès de la médecine, la mort est-elle ajournable ? Et que signifie alors « vieillir » ? Si le désespoir de mourir s'oppose à l'espérance de survivre, l'homme ne se ment-il pas à lui-même en voyant dans la mort un événement « général » qui concerne l'autre et qui pour lui est une « éventualité » ? L'intervieweur amène Jankélévitch à se prononcer sur l'état du condamné à mort (« une expérience construite »), l'homme d'action (« qui ne tient pas compte de la mort »), le mystère (la mort) et le secret (la découverte). Et de l'entraîner au cœur même du livre *La mort* : l'inconcevable, l'inévitable, le nihilisme de la vie, l'irrévocable, l'irréversible, l'instant mortel. Deux questions portées à votre attention : celle sur la non-symétrie de la mort et de la naissance et celle sur l'immortalité. À la première, Jankélévitch répond que la vie humaine n'est pas « comme une grande ligne entre deux extrémités. L'une à gauche, l'autre à droite. C'est un mythe de la symétrie, un mythe spatial [...] Mais la vie, c'est le temps. Le temps ne peut être étalé dans l'espace. [...] La mort n'est pas une naissance à l'envers, ni la naissance une mort à l'endroit » (p. 17-19). À la deuxième (sur l'immortalité), Jankélévitch nous amène vers notre besoin de « certitudes » : l'« élément de surnaturel, inexplicable pour l'homme, et même impensable, mais peut-être très simple au fond. Mais nous n'en avons pas la moindre idée, puisqu'il

s'agit là d'un tout autre ordre [...] L'homme a suffisamment de facultés intellectuelles pour se poser la question [...] mais il n'a pas assez de ressources pour répondre à ce pourquoi. Il ne peut que se poser la question... » (p. 39).

Le deuxième entretien s'intitule « Réflexions sur la mort », p. 43-60 (avec Georges Van Hout, *La pensée et les Hommes, revue de philosophie et morale laïques*, décembre 1970). D'entrée de jeu, l'intervieweur définit Jankélévitch comme étant « incroyant », ce à quoi celui-ci rétorque (avec un certain agacement) qu'il ne fait pas de l'incroyance « une religion » (ce que certains sont enclins à faire). Il se dit incroyant et donne sens à cette non-croyance : « je n'appartiens à aucune confession, [...] je ne pratique aucune religion, aucun credo n'est le mien et [...] je ne reconnais par conséquent aucun culte et [...] je suis étranger à tous » (p. 44). Mais les religions n'obligent-elles pas le « pari » en l'au-delà ? Et Jankélévitch de répondre que pour les croyants, ce n'est pas un pari mais une certitude (« une religion qui n'apporterait aucune pâture aux hommes concernant la vie ultérieure ne serait pas une vraie religion », p. 45). L'entretien prend alors une allure de plus en plus personnelle : quelle est votre attitude face à la mort si celle-ci ne vous semble pas être un passage vers une autre vie ? Et de répondre : « Question la plus embarrassante, celle qui me rend le plus perplexe et me met dans mes petits souliers [...] la question « la plus inconfortable ». Pour le non-croyant, « l'attitude par rapport à la mort est en réalité une attitude par rapport à la vie ». Prendre la mort au sérieux, même si nous ne savons rien sur elle, et vivre cette vie précieuse, mystérieuse. « J'ai conscience de la mort, je sais que je mourrai, mais je ne le crois pas » (p. 54). Cette conscience de la mort ne m'empêchera pas de mourir.

Le troisième entretien s'intitule « À propos de l'euthanasie », p. 61-104 (avec Pascal Dupont, 7 juillet 1974). Cet entretien est un inédit vieux de 34 ans. Il est important de ne pas l'oublier en lisant le texte : beaucoup de choses ont chan-

gés depuis... et pourtant ! D'entrée de jeu, Jankélévitch pose la question : « De quoi parlons nous ? » Et de répondre : « Quelqu'un veut se donner la mort, il se la donne. Mais le problème de l'euthanasie, c'est la licence pour le médecin de donner directement ou indirectement la mort à un malade, dont l'état est jugé désespéré, avec l'accord du malade » (p. 62). La problématique repose donc entièrement sur les épaules du médecin et non sur les moralistes et les philosophes. Mais pour le médecin, c'est à la fois un problème philosophique et un problème pratique. Le médecin, lié par son serment d'Hippocrate, n'est pas là pour donner la mort, mais pour guérir et faire vivre. Ce « donner la vie » est complexifié par toutes les nouvelles techniques de réanimation qui aujourd'hui (en 2008) se sont multipliées. Dans le cas extrême d'une prolongation indéfinie du « pauvre vivant qui est dans le coma, réduit à l'état végétatif », dont le cœur bat, qui respire, Jankélévitch se demande « est-ce là la vie ? » et se prononce pour l'euthanasie. Mais d'ajouter aussitôt que sauf ces cas extrêmes, nous sommes dans l'ambiguïté et que « c'est une question de calcul de chances et d'espérance de vie » qui relève de l'analyse médicale. Discuter sur l'euthanasie oblige aussi à discuter sur les tabous : la vie (le prix de la vie humaine, l'eugénisme, l'hitlérisme), la maladie incurable (comment la déclarer telle avec certitude – pour aujourd'hui et le demain immédiat ?), les dernières volontés du malade (ce qu'il dit ou écrit aujourd'hui, en état de bonne santé, sera-t-il valable le jour où la maladie incurable sera là ?), la violence faite à la nature par la médecine, la mort elle-même (« la mort est une chose qu'à tout moment nous croyons pouvoir économiser »). En un mot, tout est ambigu. Mais Jankélévitch croit aux qualités du cœur et au sens humain. Ces qualités, il les attribue à une espèce déjà en voie de disparition en 1974 : le médecin de médecine générale. « Le déclin de la médecine générale est un grand malheur. » Sans nier l'importance de la recherche fondamentale et du médecin spécialiste, il déplore le manque de médecins de famille,

celui qui se préoccupe de « l'homme vivant et souffrant ». Et l'intervieweur de demander : Peut-on apprendre à souffrir ? « Apprendre est un leurre. On n'apprend pas à souffrir [...] on s'habitue. Il y a accoutumance. [...] et puis on triche avec la douleur, on la rend supportable [...] Un homme est adapté à sa souffrance, sa souffrance familière. » Cette longue interview pourrait se résumer ainsi : « Je suis pour l'euthanasie en fonction de la situation historique [...] à une époque donnée de la médecine, du médecin, du mal et du malade. Du caractère concret du cas en question » (p. 103). L'euthanasie « ne peut pas être une solution éternelle, valable dans tous les cas et non sujette à révision » (p. 68). Il ne peut être question d'*a priori*. Il faut parler de cas d'espèce, de pondération, user de « ça dépend, c'est selon ».

Le quatrième échange porte pour titre « Le corps, violence et mort », p. 105-135 (avec un intervieweur anonyme, *Quel corps*, Maspéro, Paris, 1975). Devant la mort « irreprésentable » et « indicible », Jankélévitch oriente la réflexion sur le corps, sur nos morts. « Que va-t-on faire des morts ? L'organisation des cérémonies funèbres, l'endroit où on les parque ? » Chaque civilisation, chaque religion y va de ses rites et coutumes : les sarcophages égyptiens, la momification du cadavre de Lénine, le masque funèbre des chrétiens, etc. Et d'ajouter : « L'amour du cadavre est catholique. Le catholique est nécrophile, nécromant, il aime mieux les cadavres que les vivants. » Pour cerner la thématique de la violence, la discussion s'oriente à nouveau sur la peine de mort (« contre la violence, la violence permise »), la torture (« abominable dans tous les cas et aucune légitimation à celle-ci »), la « violence sèche » (les règles nécessaires à la coexistence sociale), la violence révolutionnaire (nécessaire contre une violence plus grande), et la violence de la mort (la mort n'est pas naturelle, il faut toujours une cause). La dernière question porte sur la musique : entre la mort et la musique, il y a le lien de l'invisible. La musique, comme la mort, est « impalpable et impondérable ». Jankélévitch aurait eu beaucoup à dire sur le sujet, si on se réfère à plusieurs de ses publications : *Debussy et le mystère*, *La musique et l'ineffable*, *De la musique au silence*, *La musique et les heures*, etc.

Que penser de ce livre ? L'intérêt d'un entretien tient autant aux questions de l'intervieweur qu'aux réponses de l'interviewé. Les premières, axées sur la connaissance de

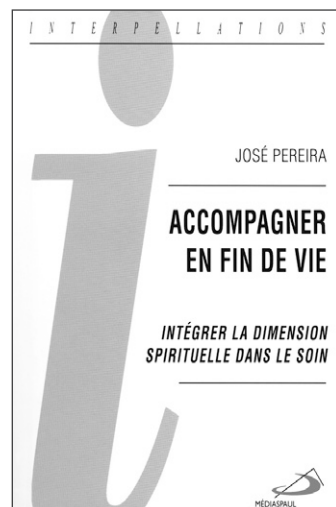
l'œuvre, orientent les secondes vers la précision des concepts, l'ouverture du débat, et l'actualisation de certains énoncés. Dans les entretiens qui nous occupent, les questions sont très nombreuses et les réponses souvent trop brèves. C'est un survol et le lecteur reste sur son appétit. Jankélévitch est conscient des limites de l'interview : « il faut sérieusement les questions », « oui et non », « la réponse est compliquée », « votre question exigerait de longs développements ». Il nous reste donc à nous tourner vers l'œuvre de Jankélévitch même si, comme il le dit lui-même : « on n'apprend pas à mourir avec des lectures, même pieuses ».

Hélène Houde

PEREIRA, José

Accompagner en fin de vie Intégrer la dimension spirituelle dans le soin

Montréal, Médiaspaul, 2007, 183 p.



À l'ère du pluralisme religieux, de l'éclatement des appartenances et de l'individualisme qui accélère sans cesse l'effritement des solidarités, il est important d'avoir quelques pistes pour penser et mettre en œuvre un accompagnement spirituel auprès des personnes en fin de vie. C'est ce que nous propose ce beau petit livre rédigé par José Pereira, qui détient une maîtrise en théologie et qui est animateur de pastorale au Centre de santé et de services sociaux de la région de Thetford.

Parmi les nombreuses pistes signalées pour accompagner les malades, il y en a une qui lui sert de fil conducteur et qui représente le déplacement majeur à effectuer dans la pratique de l'accompagnement spirituel : il s'agit du passage

d'un accompagnement spirituel fondé sur la base de modèles pré-établis, vers un accompagnement centré sur le sujet et ancré dans sa réalité. Autrement dit, pour rejoindre la personne en fin de vie, la parole doit trouver son point d'ancrage dans le vécu de celle-ci, sans pour autant oublier les expériences du personnel soignant. Pour ne pas être disqualifiée avant même d'avoir été prononcée, la parole de l'accompagnateur spirituel doit donc passer du registre d'une parole annoncée à celui d'une parole partagée. Dès lors, le rôle de l'accompagnateur ne consiste pas à indiquer le chemin à prendre, mais plutôt à faire appel aux ressources de la personne malade pour qu'elle puisse découvrir sa propre voie et à cheminer avec elle pour la confirmer dans le sens où elle s'engage. Bien entendu, qui dit parole partagée, dit aussi écoute. L'écoute constitue même la fonction principale de l'accompagnement, car c'est elle qui permet au malade ou au mourant qui fait la narration de son vécu de se réapproprier son histoire de vie, de lui redonner une cohérence et ainsi de pouvoir inventer la manière dont il souhaite habiter son histoire. La parole partagée et l'écoute s'apparentent ainsi à une sorte d'art maïeutique qui permet à la personne d'accoucher d'elle-même. L'accompagnateur spirituel n'est toutefois pas qu'un passeur de paroles ou un éveillé de paroles et de vérités que l'autre a en lui. L'auteur souligne qu'une approche humanisante passe aussi par le regard, non pas le regard assuré, comme celui du professionnel de la santé qui détient un savoir et un pouvoir, mais un regard qui opère le passage du corps objet (le corps que j'ai) au corps sujet (le corps que je suis). Pour bien maintenir cet autre regard, l'accompagnant ne doit pas s'identifier à son statut ou à ses interventions professionnelles. Au contraire, face au malade qui vit dans un climat de haute technicité et de surmédicalisation, et qui est graduellement affecté par la perte progressive de ses capacités, aussi bien au plan physique et psychologique que social et spirituel, l'accompagnateur spirituel est celui qui permet d'opérer le passage d'un registre cognitif et technique à un registre affectif et relationnel. José Pereira n'omet pas non plus de mentionner l'importance du toucher, car la main est un langage et sa chaleur représente parfois l'ultime moyen pour lutter contre l'appauvrissement affectif qui menace la personne mourante. En définitive, c'est

par les paroles partagées, l'écoute, le toucher, les gestes de tendresse et les manières d'être que l'accompagnateur spirituel peut faire sentir au malade qu'il est davantage que ce que sa faiblesse donne à voir.

En ce qui concerne l'aspect proprement spirituel de l'accompagnement, l'auteur est d'avis que la spiritualité n'est pas séparée de la religion et qu'elle ne lui est pas davantage opposée. Spiritualité et religion sont plutôt complémentaires. Par ailleurs, pour bien cerner la spécificité de l'accompagnement spirituel, il retient quatre axes fondamentaux : 1) le spirituel comme le plus intime de la personne ; 2) le spirituel comme dynamique de quête de sens ; 3) le spirituel comme dynamique d'espérance ; 4) le spirituel comme dynamique de don. Toutefois, bien que ces quatre principaux axes de l'accompagnement spirituel s'appliquent à toute personne, quelles que soient ses croyances, ses appartenances et ses pratiques religieuses, les réflexions de l'auteur sont systématiquement confinées à la tradition chrétienne. Seul Jésus est présenté comme modèle de l'accompagnateur spirituel, et seuls les textes néotestamentaires sont donnés en exemples pour soutenir l'accompagnement. Certes, ces textes sont fort intéressants, car l'accompagnement y est toujours centré sur la personne. Cependant, à l'ère du pluralisme religieux, on peut craindre que certains accompagnateurs ne se reconnaissent pas dans cet univers chrétien et qu'ils aient donc à chercher ailleurs d'autres outils et d'autres pistes pour s'engager dans un accompagnement spirituel auprès des personnes malades et confrontées à leur propre mort. Cela étant dit, tous les accompagnateurs spirituels, quelles que soient leurs convictions religieuses, trouveront dans ce livre de quoi alimenter leurs réflexions et améliorer la qualité de leurs interventions. Quant à ceux qui pourraient douter de l'importance du rôle des accompagnateurs spirituels dans les hôpitaux, ils devraient, eux aussi, lire ce livre, car il a le mérite de nous rappeler avec force et conviction que la dimension spirituelle, qu'elle soit chrétienne ou non, doit être considérée comme un élément fondamental de la philosophie du soin et comme un facteur essentiel d'humanisation d'une institution de santé.

Jean-Jacques Lavoie